

LE ROI MARC'H AUX OREILLES DE CHEVAL

Tout cela s'est passé il y a bien longtemps.

Un roi de la tribu royale du Cheval portait le nom tout à fait approprié de Marc'h. Marc'h signifie, comme vous le savez, cheval en langue bretonne. Ce roi Marc'h avait son palais à Poulmarc'h, près de Douarnenez. On dit aujourd'hui "Plomarc'h" qui signifie « le coin de Marc'h ». C'est un site de toute beauté, qui mérite votre visite.

Marc'h, roi de Poulmarc'h, possédait un cheval comme jamais on n'en a vu et jamais on en verra plus de semblable en ce bas monde. Rejeton d'Aonbarrh, le cheval qui tirait le chariot du soleil de l'Est à l'Ouest pendant la journée, il faisait des bonds si énormes à travers les landes, par dessus les menez, et d'un bord à l'autre des vallées, que ses sabots ferrés d'argent laissaient toujours des empreintes dans le sol même lorsque le granit affleurait. Il galopait aussi bien sur l'eau que sur la terre ferme et les vagues de la mer en furie ne l'arrêtaient pas. C'est pourquoi le cheval de Marc'h, roi de Poulmarc'h, était appelé Morvarc'h ce qui, vous ne l'ignorez pas si vous avez un peu d'instruction, signifie Cheval Marin. Et oui, vous l'aurez deviné, il s'agissait du cheval de feu le roi Gradlon dont vous avez déjà entendu parler et que le roi Marc'h avait récupéré on ne sait pas trop comment.

Toujours était-il que Marc'h, roi de Poulmarc'h, n'avait pas de plus grand plaisir que de courir le cerf et le sanglier en chevauchant Morvarc'h. Un jour qu'il était parti avec toute sa cour chasser en forêt de Névez près de Locronan, il aperçut une biche blanche si belle qu'il n'avait pas souvenir d'en avoir jamais vue une pareille.

Il s'élança à sa poursuite. La biche blanche bondissait et filait comme le vent. Morvarc'h menait derrière elle un train d'enfer sans parvenir à la rejoindre. L'escorte ne put pas suivre et sans s'en rendre vraiment compte, Marc'h, roi de Poulmarc'h, sur son cheval Morvarc'h se retrouvèrent bientôt seuls.

Coincé dans son monde et derrière la jolie biche blanche, Marc'h, roi de Poulmarc'h, sur son cheval Morvarc'h, galopa d'un bout à l'autre de la forêt de Nevez. A cette époque, ce n'était pas le petit bois qu'il en reste aujourd'hui. Elle s'étendait de Locronan jusqu'au pieds du Menez-Hom. La biche finit par atteindre le rivage de la baie de Douarnenez. Ne pouvant aller plus loin à cause de la pleine mer, elle fit un bond prodigieux jusqu'à un rocher isolé au milieu de l'eau.

Elle resta là, haletante, tournant vers le chasseur ses grands yeux de velours d'où s'écoula une larme. Le roi Marc'h impitoyable, tira une flèche de son carquois, banda son arc et décocha son trait.

Il se passa alors quelque chose d'étrange. Loin de se résigner, la biche allongea son cou vers la flèche qui fendait l'air, la saisit au vol entre ses dents et la rejeta vers le chasseur.

La pointe de fer vint frapper le cheval Morvarc'h au beau milieu du poitrail. L'animal poussa un hennissement de douleur, se cabra, désarçonnant son cavalier et s'effondra sur le sol, roulant et dévalant du haut de la falaise jusque dans les flots.

Le roi Marc'h se releva, écumant de rage devant la perte de son cheval auquel il tenait tant. Il dégaine son poignard de chasse, descend dans la mer et, de l'eau jusqu'aux cuisses, s'avance vers la biche blanche.

— Au secours ! A l'assassin ! s'écrie une voix féminine railleuse.

La biche a disparu, faisant place, sur le rocher, à une jeune fille ravissante, à la chevelure d'or couronnée d'algues, aux yeux verts limpides comme l'onde. Elle porte, suspendue à son cou par une chaîne d'or, une grosse clef rouillée. Le roi comprend qu'il a affaire à Dahut, la princesse d'Ys qui hante encore les lieux de ses méfaits sous la forme d'une sirène.

— Remercie-moi, Marc'h, roi de Ploumarc'h, lui dit-elle, de t'avoir laissé la vie, alors que tu ne cherchais qu'à prendre la mienne. Mais ta cruauté mérite quand même punition : Morvac'h ton cheval, était un don de ma mère au roi Gradlon mon père. Il est juste qu'il me revienne. Puisque tu y tenais tant, tu porteras désormais sa crinière et ses oreilles.

Puis, avec un grand éclat de rire, Dahut plonge dans la mer et nage jusqu'au cadavre de l'étalon. Elle lui touche la tête du bout de sa baguette magique et voilà qu'il ressuscite, se cabre et s'ébroue. Mais il n'a plus sa longue crinière noire flottant au vent, et ses oreilles sont de ridicules oreilles humaines.

La sirène l'enfourche en amazone. Et, avant de partir au galop sur les crêtes des vagues, elle crie, avec un rire moqueur :

— Le roi Marc'h a les oreilles du cheval Morvarc'h !

Et l'écho répète, avec un rire moqueur : « Le roi Marc'h a les oreilles du cheval Morvarc'h ! ».

Le pauvre souverain porta les mains à sa tête : il avait effectivement les oreilles poilues de son étalon noir et une longue crinière flottante lui pendait jusqu'au milieu du dos.

Il mit son manteau sur sa tête et attendit la nuit pour rentrer, à pied, à Poulmarc'h. Il pénétra dans son palais par une porte dérobée. Pour qu'aucun de ses sujets ne puisse soupçonner sa nouvelle apparence, il cria à travers la porte de sa chambre l'ordre à ses valets de tendre au milieu de la salle du trône un rideau que personne ne devrait franchir, sous peine de mort. Il se tiendrait derrière ce rideau pour écouter les requêtes et les rapports de ses courtisans et de ses officiers qui demeureraient de l'autre côté.

Il ne pouvait cependant conserver son encombrante crinière qui lui tombait plus bas que la ceinture et continuait à s'allonger de jour en jour. Il envoya quérir un coiffeur qui lui ramena cet ornement insolite à de raisonnables proportions. Mais pour que ce coiffeur ne risquât pas d'aller raconter ce qu'il avait vu, il lui trancha la gorge dès qu'il eut donné le dernier coup de ciseau.

Une semaine plus tard, les crins avaient repoussé. Il fit venir un autre coiffeur et, son travail fait, l'occit comme le premier pour être assuré de son silence. Les semaines se succédèrent et la même scène régulièrement, se répétait. Une bonne vingtaine de maîtres coiffeurs, garçons coiffeurs et apprentis coiffeurs passèrent ainsi de vie à trépas, tant et si bien qu'il n'en resta qu'un dans tout le royaume.

Un seul ! Yeunig le propre coiffeur du roi avant qu'il ne le congédie suite aux événements que l'on sait. Marc'h l'aimait bien et la pensée de devoir lui couper le cou lui était très désagréable. Mais la crinière s'allongeait, s'allongeait, descendait jusqu'à terre et commençait à traîner dans la poussière. Son poids occasionnait au roi de violentes migraines. Il ne pouvait plus y tenir et finit par se résoudre à envoyer chercher Yeunig.

— Fidamdoué ! s'écria celui-ci en découvrant le prodige capillaire donc était affligé son souverain et les oreilles noires et velues qui lui étaient poussées. Quel méchant enchanteur a donc jeté un sort à votre Majesté ? Que n'avez-vous fait appel à moi plus tôt. Je possède des ciseaux enchantés qui m'ont été remis par un korrigan à qui j'avais rendu quelques services. Les cheveux... ou les crinières coupés avec ces ciseaux ne repoussent jamais plus.

— Yeunig, tu es mon sauveur ! Coupe-moi vite cette tignasse, avec tes ciseaux magiques.

— Votre Majesté me promet-elle de me laisser la vie ?

— Mais bien sûr, cher Yeunig, évidemment. Jure-moi seulement que tu ne confieras à personne, quoi qu'il arrive, que j'ai les oreilles de mon ancien cheval Morvarc'h.

Yeunig jura. Il coupa la crinière avec ses ciseaux enchantés et plus jamais la crinière ne repoussa.

L'opinion publique, cependant, au royaume du roi Marc'h, était fort intriguée. Quel secret pouvait détenir le perruquier yeunig qui était si grave qu'il avait coûté la vie à vingt autres perruquiers ? Qu'avait il vu de l'autre côté du rideau que nul n'était admis à franchir ? Le premier ministre, très solennel et les sourcils en broussaille, vint lui représenter qu'il était de l'intérêt vital de la nation qu'il confiât tout ce qu'il savait. Il refusa de répondre. Le chef de la police lui laissa entendre que s'il s'obstinait à faire des cachotteries, il pourrait lui arriver des ennuis. Mais il ne flancha pas et refusa de répondre. De grands seigneurs lui offrirent des sommes fabuleuses s'il consentait à leur dire dans le creux de l'oreille le secret qu'il détenait. Il refusa de répondre. Les plus jolies princesses de la cour vinrent en minaudant et en lui faisant les yeux doux le supplier de satisfaire leur curiosité. Il refusa de répondre.

Mais son secret l'oppressait de plus en plus. Les mots « Marc'h a des oreilles de cheval » lui démangeait la langue. Il lui fallait faire un effort considérable, de plus en plus considérable, pour les retenir. S'il avait pu les crier, ne serait-ce qu'une seule fois, il se serait senti délivré. Mais il ne voulait même pas le faire au fond des bois, car les feuilles des arbres auraient pu les répéter ; il ne voulait pas le faire au bord de la mer, car les vagues auraient pu les redire ; il ne voulait

pas même le faire au sommet du solitaire et chauve Menez-Hom, car le vent aurait pu les emporter avec lui.

Un jour, n'y tenant plus, il s'en fut jusqu'à la plage de la Palud et creusa dans le sable un trou profond mais pas plus large que sa tête. Il y enfouit son visage et hurla :

— Le roi Marc'h a les oreilles du cheval Morvarc'h !

Puis il s'empressa de reboucher le trou avec du sable qu'il tassa soigneusement. Alors il soupira d'aise. Il se sentait soulagé. Il prêta l'oreille : ni le vent soufflant sur la dune, ni la houle qui déferlait sur la plage ne répétaient son secret. Il n'avait pas été entendu.

La paix sauvage, la paix d'éternité de l'infertile grève n'avait pas été troublée. Par la suite, trois roseaux poussèrent à l'endroit même où Yeunig, le coiffeur du roi, avait enfoui son trop lourd secret.

Un jour vint où Marc'h, roi de Poulmarc'h, maria sa soeur, la douce Bleunwenn, au roi de Léon, Rivalen. Sa dignité exigeait, bien sûr, qu'à cette occasion il donnât des fêtes magnifiques et y conviât tous les rois, reines, princes et princesses d'Armorique. Mais le problème pour lui était d'accueillir convenablement ses hôtes sans leur montrer pour autant ses oreilles de cheval. Le brave Yeunig lui entortilla la tête dans une écharpe et lui conseilla de raconter qu'il souffrait d'une otite, ce qui lui permettrait en outre de ne faire que de brèves apparitions aux cérémonies et de se retirer très vite sous la tente qu'il s'était fait dresser près de l'aire à danser.

On avait fait venir pour la noce les meilleurs sonneurs de bombarde et de biniou de tout le pays breton. Malheureusement, ces talentueux artistes, assoiffés et affamés comme tous les sonneurs qui se respectent, s'étaient précipités, dès leur arrivée au palais, la veille du mariage, sur tout ce qui pouvait se manger ou se boire et avait l'infortune de se trouver à leur portée. Ils n'avaient pas respecté les petites provisions préparées comme tous les soirs sur les coins de table, dans la cheminée et à l'entrée de l'écurie, à l'intention des korrigans familiers. Ceux-ci, en arrivant vers minuit pour balayer les grandes salles du palais et faire la toilette des chevaux, furent très dépités de ne trouver ni crêpes beurrées, ni lard à se mettre sous la dent, non plus que la moindre goutte de lait ribot, de cidre ou d'hydromel pour s'humecter le gosier. Ils résolurent de se venger - oh ! Sans méchanceté, car ils étaient seulement espiègles. Ils n'imaginèrent rien de mieux que de subtiliser les anches de tous les binioux et de toutes les bombardes.

On imagine l'affolement, lorsque les sonneurs voulurent accorder leurs instruments avant de donner la branle aux premières gavottes. On chercha dans tous les coins les anches disparues et lorsqu'on eut définitivement perdu tout espoir de remettre la main dessus, on courut de tous côtés à la recherche de quelque chose avec quoi on pourrait en confectionner de nouvelles. C'est alors qu'un jeune garçon du pays, fils de pêcheur, signala qu'il avait remarqué sur la grève de la Palud trois magnifiques roseaux qui s'y prêteraient admirablement. On envoya aussitôt les meilleurs marins de Poulmarc'h sur le meilleur bateau

quérir ces trois roseaux. Ils furent bientôt de retour et il y eut de quoi faire des anches pour toutes les bombardes, tous les chalumeaux de binious et tous les bourdons.

Le maître des cérémonies, qui se rongait d'impatience, donna immédiatement le signal de commencer les danses. Les binious soufflèrent dans leurs outres, les talabarders portèrent leurs bombardes à leurs lèvres et Yao ! En avant la musique !

C'est alors que la stupeur se peignit sur tous les visages des invités de la noce. Au lieu de sonner, les bombardes et les binious, à l'unisson, clamaient :

— Le roi Marc'h a les oreilles du cheval Morvarc'h !

Tous les regards se tournaient vers la tente où se cachait le roi. Au milieu des murmures et des rires étouffés, la jeune mariée s'avança bravement vers cette tente et demanda :

— Est-ce vrai, mon frère, que vous avez les oreilles du cheval Morvarc'h ? Si c'est la vérité, mieux vaut nous le dire franchement.

On vit alors le roi rouge de honte, sortir en courant, arracher l'écharpe qui dissimulait ses oreilles poilues et s'enfuir en criant :

— Oui, c'est vrai Marc'h a les oreilles du cheval Morvarc'h.

Les gens de Poulmarc'h ne surent jamais ce qu'il était devenu. Il ne pouvait plus régner sur eux, maintenant qu'ils connaissaient son secret. Il ne remit jamais les pieds au pays.

S'ils ne savaient pas où leur roi était allé cacher sa honte, moi je le sais. Il avait traversé la mer et s'était réfugié chez son cousin, le roi Arthur, qui régnait en Grande-Bretagne. Arthur l'avait reçu fort courtoisement et s'était empressé d'envoyer quérir son bon conseiller, l'enchanteur Merlin, pour lui demander s'il n'existait pas un moyen de faire recouvrer au ci-devant roi de Poulmarc'h ses oreilles humaines. Merlin se caressa longuement la barbe et répondit qu'il n'était pas en son pouvoir d'annuler un sortilège dont l'auteur était Dahut. Il pouvait toutefois en limiter les effets. Il connaissait la recette d'un philtre qui rendrait à Marc'h son bel aspect d'autrefois tant qu'il se trouverait dans l'île de Bretagne. Mais si jamais il lui prenait la fantaisie de retourner vers les rivages d'Armorique, hantés par Dahut, ce philtre cesserait d'opérer et ses oreilles de cheval repousseraient.

Marc'h se le tint pour dit. Après avoir bu le philtre et retrouvé tout aussitôt son apparence humaine, il décida de s'installer définitivement de ce côté-là de la Manche et obtint de son cousin Arthur la concession d'un royaume dans une péninsule où les paysages et les hommes étaient semblables à ceux de son pays natal. Logiquement, il la baptisa du même nom : Cornouaille mais avec un s à la fin car maintenant il y en avait plusieurs. Il fit construire son château non loin de la côte, à Tintagel, et gouverna avec sagesse et droiture.

Le temps passa. Il eut un jour la douleur d'apprendre que son beau-frère, Rivalen, roi de Léon, avait été tué dans une rude guerre contre un certain duc Morgan. Sa soeur, Bleunwenn, en était morte de chagrin, après avoir donné le

jour à un fils. Et le duc Morgan s'était emparé du pays de Léon. Quant au bébé, nul ne savait ce qu'il était devenu.

Quelque 18 ans plus tard, un beau garçon échoua sur la côte de Cornouailles, après avoir été prisonnier des pirates et leur avoir faussé compagnie à la nage. Il avait de bonnes manières, il jouait de la harpe à ravir, au combat il valait bien cinq guerriers des plus valeureux. Le roi Marc'h l'accueillit en son palais et s'attacha à lui comme s'il avait été son propre fils.

Le jeune homme ignorait sa propre identité. Il savait seulement son nom, Tristan, mais ne pouvait dire où il était né, ni quels étaient ses parents. Mais un jour débarqua à Tintagel un noble seigneur de petite Bretagne, nommé Talhouc'h, qui allait de port en port à la recherche de son fils adoptif enlevé par des pirates. On lui dit qu'il y avait au palais un jeune homme dont on ne savait rien, si ce n'est qu'il avait échappé à des pirates et qu'il se nommait Tristan. Talhouc'h ne fit qu'un bond jusqu'au palais et reçut Tristan dans ses bras. Quand leurs effusions furent terminées, il expliqua au roi Marc'h :

— Celui-ci est Tristan de Léon, votre neveu, fils de votre soeur Bleunwen et du roi Rivalen. Votre soeur me l'a confié, encore au berceau, pour que je le cache au duc Morgan. Je l'ai élevé comme mon fils et en ai fait un chevalier accompli.

— Voici une révélation que j'ai grande joie à entendre, dit le roi. Je comprends maintenant pourquoi j'ai éprouvé tout de suite tant d'affection pour lui. C'était le sang qui parlait. A ma mort, c'est lui qui me succédera, il en est digne. Il n'y a pas de guerrier plus intrépide ni d'artiste plus habile. C'est aussi un inventeur, un des trois maîtres ès mécaniques de l'île de Bretagne. Et l'un des trois têtus qu'on ne peut jamais faire changer de résolution. Je serai heureux de lui laisser mon royaume.

Il associa dorénavant Tristan à toutes ses décisions. Il l'autorisa à porter sur son casque un diadème d'or. Il lui remit une épée de l'acier le plus dur qui portait le nom d'Arwoul, la très forte. Il lui fit confectionner un bouclier sur lequel on voyait, en relief, un sanglier.

Par malheur, en Cornouailles comme partout ailleurs dans le monde, dès que quelqu'un parvient à s'élever, même et surtout si c'est par ses mérites, il suscite la jalousie des malchanceux et des médiocres. Tristan n'échappa pas à cette loi commune. Un petit groupe de seigneurs jaloux s'en vint trouver le roi Marc'h pour lui représenter qu'il était grand temps qu'il prit à femme une fille de roi afin d'en avoir de légitimes héritiers. Marc'h, qui ne se souciait pas d'avoir d'autre héritier que son beau neveu, voulut les berner. Avisant sur sa fenêtre un long cheveu de femme, fin comme la soie et brillant comme un rayon de soleil, que venait de laisser tomber une hirondelle qui bâtissait son nid, il s'en saisit et déclara :

— Pour vous complaire, seigneurs, je prendrai femme, pourvu que vous m'alliez quérir celle que j'ai choisie.

— Sur notre foi, nous irons. Qui est donc celle que Votre Majesté a choisie.

— J'ai choisi celle à qui fut ce cheveu d'or et je n'en veux point d'autre.

— Dites-nous à qui fut ce cheveu d'or et en quel pays elle se trouve et nous partirons aussitôt la quérir.

— Et bien, c'est un cheveu de la Belle aux cheveux d'or et l'hirondelle qui me l'a apporté sait en quel pays elle se trouve.

Les seigneurs comprirent qu'il se moquait d'eux et regardèrent haineusement Tristan qui se trouvait là, près de lui. Mais Tristan avait reconnu le cheveu d'or : il ne pouvait appartenir qu'à la princesse Yseult, une princesse d'Irlande dont il avait fait la connaissance après avoir tué en combat singulier un monstre irlandais redoutable, le Morholt, le propre oncle de la jeune fille. Tristan savait que les Irlandais, avides de venger la mort du Morholt, avaient mis sa tête à prix. Mais comme il ne voulait pas être soupçonné de n'aimer son oncle que par ambition, il déclara :

— Je sais où est la Belle aux cheveux d'or. Sa quête sera pour moi périlleuse, mais je veux faire taire les médisances. Je la ramènerai à Tintagel ou je laisserai ma vie dans l'expédition.

Il aurait mieux valu pour le roi Marc'h comme pour lui qu'il ne fit jamais cette proposition. Il partit sur le champ quérir la belle Yseult et il n'en résulta que de grands malheurs. Mais ceci est une autre histoire. Une histoire que la plupart d'entre nous connaissent déjà.

Ce que l'histoire de Tristan et Yseult ne dit pas, c'est ce qu'il advint du roi Marc'h après la mort tragique de son neveu et de son épouse. Mais ici, en Brasse-Bretagne, nous le savons.

Il était tellement ulcéré par le chagrin que la seule vue des lieux auxquels était attaché le souvenir des deux jeunes gens lui était devenue odieuse. Il voulait rompre avec ce passé douloureux. Il abandonna brusquement son château, sa couronne, ses sujets et traversa la mer pour retourner en terre d'Armorique. Lorsqu'il débarqua, ses oreilles de cheval avaient repoussé, mais il n'y attachait plus d'importance. Il regagna son palais de Poulmarc'h qui, depuis le temps qu'il l'avait quitté, était envahi par les ronces et à-demi écroulé. Après s'être fait reconnaître il le fit rebâtir et reprit le gouvernement du pays. Mais il était aigri et se montrait tyrannique et dur. Quiconque esquissait seulement un sourire en regardant ses oreilles de cheval avait aussitôt la tête tranchée. Pour oublier tous ses malheurs, il s'adonnait à la boisson et à toutes sortes d'orgies. Mais il avait aussi ses bons côtés. Il lui arrivait de distribuer ses richesses aux pauvres. Il avait aussi une dévotion toute particulière à sainte Marie, à qui il avait fait construire une jolie chapelle au flanc du Menez-Hom.

Quand il mourut, d'avoir bu trop d'hydromel, le bon Dieu parla de l'envoyer en enfer. Mais Madame sainte Marie protesta et prit sa défense. Son fidèle serviteur ne pouvait être damné.

— Soit, concéda le bon Dieu, ton roi Marc'h n'ira pas brûler en enfer, mais son âme devra demeurer dans la tombe jusqu'à ce que cette tombe soit assez haute pour que, de son sommet, le roi Marc'h puisse voir le clocher de ta chapelle.

Or le roi Marc'h avait été enterré sur le Menez-Hom, comme il convenait à sa dignité royale, mais sur le versant opposé à celui où s'élevait la chapelle Sainte-Marie. Entre le sanctuaire et sa tombe il y avait un grand dôme de lande.

Alors, la sainte Vierge descendit sur la terre, mit une grosse pierre dans les plis de sa robe et se dirigea vers la sépulture du roi Marc'h, à un moment où un mendiant passait par là. Le mendiant lui demanda l'aumône.

— Volontiers, répondit-elle, si auparavant vous faites comme moi. Ramassez une de ces grosses pierres qui sont là, dans la lande, et venez la déposer sur la tombe où je vais poser la mienne.

Le mendiant obéit et reçut en récompense une belle pièce d'or brillante.

— Merci, ma bonne Dame, dit-il ; vous êtes aussi généreuse que l'était de son vivant le roi Marc'h, Dieu lui pardonne !

— Vous aimiez bien le roi Marc'h ?

— Pour sûr ! Il était compatissant aux gens de mon état.

— Alors, vous pouvez sauver son âme. La tombe où nous venons de déposer des pierres est la sienne. Quand vous passerez par là, ne manquez pas de refaire la même chose.

— Je vous le promets.

— Et dites à toutes les personnes de votre connaissance qui ont l'occasion de voyager à travers le Menez de faire de même. Quand le tas de pierre sera assez haut pour que l'âme du roi puisse contempler le clocher de la chapelle qui est de l'autre côté, cette âme montera au paradis.

Bien des siècles ont passé depuis et les Bretons n'ont pas cessé, lorsqu'ils cheminent sur le versant nord du Menez-Hom, d'aller déposer leurs cailloux sur la tombe du roi Marc'h, qu'on appelle le Bern Mein. Si vous passez un jour par là, vous qui me lisez, n'oubliez pas de faire vous aussi ce geste de piété.